

## KITA-NO-TENDJI

A Jos. Melançon.

*C'est un temple de pierre aux structures énormes,  
Dont les contours pesants masquent des horizons ;  
Granits, marbres en blocs, pylônes à foisons,  
Flanqué d'ombres. Autour, des cèdres ou de s'ormes.*

*Dans les reflets mourants des vastes floraisons  
De chrysanthèmes d'or aux sévales difformes,  
Triste, ainsi que ses dieux immobiles de formes,  
Un vieux bonze accroupi pleure des oraisons.*

*Kita-no-tendji dort. Ni les voix de l'enceinte,  
Ni les bruits éternels de Kioto la sainte  
Ne troublent la lourdeur de son divin sommeil !*

*Mais les temps l'ont penché vers l'abrupte colline ;  
Il chancelle : pareil au vieillard qui décline  
Sous les grands rayons roux de l'hivernal soleil.*

*Arthur de Bussières*

## GALERIE CANADIENNE

EUGÈNE DICK, ROMANCIER

Nos aimables lectrices, nos fidèles lecteurs, nous permettront de leur présenter une des gloires du Canada : notre sympathique romancier, M. le Dr Eugène Dick.

Et afin que nul n'en ignore—dit-on en termes du Palais—nous en donnons une photographie aussi ressemblante que possible.

Ce que nous ne pourrions dépeindre aussi fidèlement que le radiant Phébus, ce sont les traits de son intelligence.

Mais aussi, pourquoi confier cette tâche à une plume aussi... mal taillée que la présente ci-incluse, suivant l'expression... morbide d'un de nos amis ?

M. Eugène Dick naquit en 1850, à Saint-Jean—île d'Orléans,—près de Québec, du notaire Gabriel Dick, aujourd'hui receveur d'Enregistrement de la Côte de Beaupré, et de Mme Emilie Noël.

Du côté paternel, il est d'origine écossaise, par son bisaïeul, mort centenaire, il y a quelque quarante ans à Kamouraska, croyons-nous.

Par sa mère, qui appartient à l'une des plus anciennes familles du pays, il se targue de descendre des Bretons bretonnants aux longs cheveux et au classique *pen-bas*.

En un mot, à quelques gouttes près, c'est le sang français qui coule dans ses veines, comme c'est l'idée française qui prédomine dans sa personne morale.

\* \*

Eugène Dick a toute sa vie sacrifié à deux idoles : l'une... nous hésitons à la désigner, car il sait par expérience que cela ne lui sert de rien, pas plus à lui qu'à d'autres confrères de la plume : encore que l'on prétende—bien à tort, j'ose le jurer—que les lettres et les arts vont voir de beaux jours.

Donc, sa première divinité, à laquelle il est resté fidèle d'une fidélité de vrai Breton, c'est l'idée libérale en politique ; la seconde, c'est l'idée française en littérature.

Ses compagnons de classe peuvent dire que, dès son adolescence, il s'est montré tel et n'a pas varié.

Nous ne faisons, ni ne voulons faire de politique ; nous avons le droit d'apprécier des faits : ce que nous disons pour notre héros, nous le disons pour tous ceux qui méritent.

Au sortir de l'École Normale Laval de Québec, à peine âgé dix-huit ans, il collaborait à l'*Echo du Peuple*, puis à d'autres journaux, avec MM. J.-C.-S. Lafrance et Jacques Auger.

Vers cette époque, Médéric Lanctôt l'ayant rencontré à Québec dans une de ses tournées de propagande, le chargea de la correspondance ouvrière de la capitale : tâche que Dick accomplit durant quelques mois sous le pseudonyme *Sadacona*, à la complète satisfaction du propriétaire de l'*Indépendance Canadienne*.

Mais c'est surtout dans l'*Opinion Publique* et son frère cadet, le MONDE ILLUSTRÉ, que notre aimable auteur fit ses premières armes comme littérateur, si l'on en excepte cependant l'amusante boutade d'assez longue haleine : *Aventures d'un Québécois à Paris*, publiée dans l'*Événement* de 1869, (pensons-nous).

C'est dans l'*Opinion Publique* que Dick se révéla comme romancier, et son début fut un coup de foudre qui fit lever la tête à la pléiade littéraire de l'époque : L. Fréchette, Marmette, Faucher, Lemay, Legendre, etc.

D'où sortait-il, celui-là ?

Les envois du manuscrit se suivant... à la diable, mais à peu près "hebdomadairement," le *Roi des Étudiants* parcourut une carrière triomphante, laissant derrière lui une large voie tout aplanie pour les amateurs d'histoires de la vie réelle.

Quand le *Roi des Étudiants* paraîtra en volume, on verra que ce roman, écrit au jour le jour, sous le fouet, pour ainsi dire, de l'imprimeur attendant la copie, constitue un joli effort intellectuel de la part d'un jeune homme de vingt-six ans, qui avait alors bien d'autres "chats à fouetter" pour se tirer d'affaire dans la vie.

\* \*

Quelques années plus tard, nous retrouvons Eugène Dick dans l'*Album des familles*, de Stanislas Drapeau. Il y commença la publication de l'*Enfant mystérieux*, œuvre considérable qui parut en deux volumes en 1890, chez un éditeur de Québec, M. J.-A. Langlois.



LE DR EUGÈNE DICK

Dans l'entre-temps, la plume de notre illustre ami n'avait pas chômé.

Les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ se sont souvent ouvertes à des productions variées, mais toujours marquées au coin du plus pur style littéraire, joint à la plus irréprochable morale : car Eugène Dick a le profond sentiment du respect de ses lecteurs, parce qu'il est foncièrement religieux, sans affectation.

Dans ces différentes publications, il montre une grande connaissance de l'histoire, des mœurs, en même temps qu'une réelle érudition ; signalons, entre autres : l'*Expédition de la Jeannette dans les mers polaires* ; les *Amazones de Chiquendiable* ; *Juiverie*, etc.

Dans cette dernière communication : *Juiverie*, Dick nous raconte avec humour un voyage qu'il fit à Montréal, en 1880, accompagné d'une troupe de Hurons de Lorette, pour y jouer un drame de sa composition : le *dernier jour des Hurons*, qui avait déjà subi à Québec l'épreuve de la première représentation, avec un succès très flatteur.

La manière dont l'impresario juif, qui avait monté la pièce à Montréal, se déroba à toute demande de reddition de comptes, après la tournée théâtrale, justifie amplement, et le titre de l'écrit, et la charge à fond de l'auteur contre l'exploitation judaïque, que vous en-

couragez avec une persistance digne d'une meilleure cause, ô citoyens de Montréal ! Après tout, si vous voulez absolument vous faire... filibuster, libre à vous !

La dernière œuvre de notre excellent collaborateur est présente encore à tous les esprits : nous voulons parler du *Drame au Labrador*—dont la suite paraîtra... mais, chut ! pas d'indiscrétion !

Avec quelle verve Eugène Dick a écrit cette première partie ! Par quelles émotions il fait passer le lecteur ! Quelle figure touchante et naïve dans sa gratitude (oh ! le beau sentiment !) que celle du petit Wapwi ! Quelle méchanceté chez le cousin Gaspard Labarou ; que tout est donc bien agencé ! Et, ce qui ne gêne rien, c'est une histoire véridique en tous points.

Les *Pirates du Golfe Saint-Laurent* nous feront connaître les machinations de Gaspard, et... mais le petit Wapwi est à : ne nous alarmons pas d'avance.

\* \*

D'indiscrétion en indiscrétion, si nous annonçons une nouvelle à sensation ?...

Pourvu que notre illustre ami ne nous en veuille pas !... Bah ! risquons le paquet ! Aussi bien, chers lecteurs, serez-vous nos complices.

Une œuvre depuis longtemps attendue pourrait bien voir, sous peu, le jour ; il s'agit d'un livre ayant pour titre : *A travers les vignes*.

Si pareil événement se produit, nous promettons aux buveurs d'alcool et autres ivrognes des émotions dont ils sauront tirer profit... peut-être ! hélas !

\* \*

Nous avons dit qu'il ne sert de rien à notre grand écrivain d'être resté fidèle à ses convictions libérales : les uns le lui reprocheront, les autres s'en souviendront fort peu !

Protection des arts, des lettres !...

Montrez-nous donc cela, je vous prie ? Où sont nos Mécènes, nos François Ier, nos Louis XIV ?

Qui donc, je vous le demande, écrivains renommés du Canada, qui d'entre vous a jamais éprouvé la moindre faveur ? Eh ! mais, on vous repousse, on vous rejette : vous êtes des parias !...

Loin de nous la prétention de dicter la loi à ceux qui la font ! Mais n'est-ce pas un crime que de voir un homme comme Eugène Dick—et bien d'autres—abandonné, sans ressources, ne vivant pas, vivotant à peine et avec quelles peines, hélas ! quand des savetiers, des épiciers en rupture de comptoirs, obtiennent les faveurs gouvernementales, sans aucune utilité pour la province ?

Nous n'avons pas la pensée d'ôter aux bons employés les places qu'ils occupent : et nous ne craignons nullement de dire que le système de gouvernement le plus déplorable, le plus dangereux pour les gouvernants, c'est le système de destitutions pour cause politique.

Mais un gouvernement a mille moyens de favoriser ceux qui le soutiennent, sans se montrer inhumain.

Pourquoi garder et même nommer des non-valeurs, quand il y a des gens capables de rendre de réels services, tout parti pris mis de côté ?

Oh ! avec quelle envie nous considérons, d'ici, le gouvernement français, contre lequel s'élèvent des gens ne connaissant rien aux institutions de la mère-patrie ! Avec quelle envie nous voyons ce gouvernement, empressé à reconnaître le mérite, encourageant les hommes de lettres, se constituant leur protecteur ! Il leur confie des missions, leur donne des positions dans les bureaux des ministères, les charge de travaux spéciaux d'histoire, de géographie, même d'archéologie, et cela, sans s'enquérir de leurs attaches politiques !

Le service civil, ici, s'en porterait-il plus mal, ne fut-ce qu'au point de vue du... style épistolaire ?

Eugène Dick a bien mérité du Canada : qui doit le reconnaître ? N'est-ce pas l'émanation directe du peuple—en d'autres termes, le gouvernement ? Le pays y gagnerait—et le gouvernement n'y perdrait rien !

C'est bien là une branche de la question sociale : car, si vous voyez un manœuvre de maçon maltraité, soyez sûrs que l'écrivain est plus exploité, plus maltraité, jouit de moins d'égards même en haut lieu, qu'un manœuvre de maçon.